

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

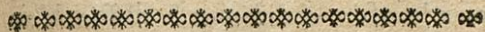
**Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove**

**Richardson, Samuel**

**A Dresde, 1751**

Lettre LXXX. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-1794**



## L E T T R E L X X X .

*Miss* CLARISSE HARLOVE,  
à *Miss* HOWE,

*Jeudi, au soir.*

Les alarmes dont je vous parlois hier au soir, & le langage obscur de Betty, n'avoient pas d'autre cause que celle dont je me suis défiée ; c'est-à-dire, l'avis que M. Lovelace a trouvé le moyen de faire donner à ma famille, de son *insolente* résolution ; je ne puis la nommer autrement ; & j'ai jugé, dans le tems, qu'elle étoit aussi mal conçue pour ses propres intérêts, qu'elle doit paroître *insolente* ; car a-t-il pu penser, comme Betty l'a fort bien observé, & vraisemblablement d'après ses maîtres, que des parens se laissassent ravir le pouvoir de disposer de leur fille, par un homme violent qu'ils détestent & qui ne peut avoir aucun droit de contester leur autorité, à moins qu'il ne prétendit l'avoir reçu de celle qui n'en a point sur elle-même ? Combien cette extravagante *insolence* n'a-t-elle pas dû les irriter, surtout revêtue de toutes les couleurs dont mon frere est capable de l'embellir ?

Le téméraire a prévalu effectivement sur un point, qui est de leur inspirer assez d'effroi



pour leur faire abandonner le dessein de me conduire chez mon oncle : mais il n'a pas prévu qu'il leur feroit naître un projet plus sûr & plus désespéré, qui m'a jetté moi-même dans l'excès du désespoir, & dont les suites ne répondront que trop peut-être à sa principale vûe, quoiqu'il mérite peu que le dénouement tourne si favorablement pour lui. En un mot, j'ai fait la plus téméraire démarche où je me sois engagée de ma vie. Mais je veux vous expliquer mes motifs, & l'action suivra d'elle-même.

Ce soir, à six heures, ma tante est venue frapper à la porte de ma chambre, où je m'étois enfermée pour écrire. J'ai ouvert. Elle est entrée, & sans me faire l'honneur de m'embrasser, elle m'a dit qu'elle venoit me voir encore une fois, mais contre son inclination parcequ'elle avoit à me declarer des résolutions de la dernière importance pour moi & pour toute la famille.

Eh ! Que pense-t-on à faire de moi ! lui ai-je dit en prêtant une extrême attention.

Vous ne ferez pas menée chez votre oncle, mon enfant ; cette nouvelle doit vous consoler. On voit la répugnance que vous avez pour ce voyage. Vous n'irez pas chez votre oncle.

Vous



Vous me rendez la vie, Madame! (je ne pensois guéres à ce qui devoit suivre cette condescendance supposée;) votre promesse est un baume pour les playes de mon cœur: & j'ai continué de bénir le Ciel d'une si bonne nouvelle, me félicitant moi-même de l'idée que mon pere ne pouvoit se résoudre à me pousser jusqu'à l'extrémité. Ma tante m'a laissé quelques-tems cette douce satisfaction par son silence.

Ecoutez, ma nièce, a-t-elle repris enfin. Il ne faut pas non plus que vous vous abandonniez trop à la joye. Ne soyez pas surprise, mon cher enfant..... Pourquoi me régardez-vous d'un air si tendre & si empreffé? Il n'en est pas moins sûr que vous ferez Madame Solmes.

Je suis demeurée muette.

Elle m'a raconté alors qu'on avoit appris par des informations dignes de foi, qu'un certain brigand (elle m'a prié d'excuser ce terme) avoit atroupé d'autres gens de son espèce, pour attendre sur le chemin mon frere & mes oncles, & pour m'enlever. Sûrement, m'a-t-elle dit, vous ne consentez pas à une violence, qui peut être suivie de quelque meurtre, d'un côté ou de l'autre, & même des deux côtés.

Je ne cessois pas de garder le silence.

C c 5

Votre

Votre pere, plus irrité qu'auparavant, a renoncé au dessein de vous envoyer chez votre oncle. Il est résolu de s'y rendre lui-même, mardi prochain, avec votre mere; & pourquoi vous déguiser un résolution dont l'exécution est si proche? il n'est pas question de disputer plus long-temps; c'est mercredi que vous donnerez la main à M. Solmes.

Elle a continué de me dire que les ordres étoient déjà donnés pour les permissions Ecclésiastiques; que la cérémonie devoit être célébrée dans ma chambre, sous les yeux de tous mes amis, à l'exception de mon pere & de ma mere, qui se propoient de ne révenir qu'après la célébration, & de ne me voir que sur les bons témoignages qu'on leur rendroit de ma conduite.

Reconnoissez-vous, ma chere, les mêmes avis que j'ai reçus de Lovelace?

Mon silence duroit encore, ou n'étoit interrompue que par de violens soupirs.

Elle n'a pas épargné les réflexions qu'elle a cru propres à me consoler; telles que de me représenter le mérite de l'obéissance; de me dire que si je le désirois, Madame Norton seroit présente à la cérémonie; que pour un caractère tel que le mien, le plaisir de réconcilier mes amis, & de recevoir leurs félicitations devoit l'emporter sur un aveugle senti-



sentiment de cœur, & sur le goût sensuel de la figure ; que l'amour étoit un effet passager de l'imagination, une chimere honorée d'un beau mon, lorsqu'il ne portoit pas sur la vertu & les bonnes mœurs ; qu'un choix auquel il avoit présidé seul, étoit rarement heureux, ou ne l'étoit pas longtemps ; ce qui n'étoit pas fort surprenant, parceque le propre de cette folle passion étoit de grossir le mérite de son objet, & d'en faire disparaître les défauts ; d'où il arrivoit qu'une intime familiarité le dépouillant de ses perfections imaginaires, les deux parties demeuroident souvent étonnées de leur erreur, & l'indifférence prenoit la place de l'amour : que les femmes donnoient trop d'avantage aux hommes & leur inspiroient trop de vanité, lorsqu'elles se reconnoissoient vaincues par le cœur ; que cette préférence déclarée faisoit naître ordinairement l'insolence & le mépris ; au-lieu que dans un homme qui se croyoit obligé à sa femme des sentimens qu'elle prenoit pour lui, on ne voyoit ordinairement que de la reconnoissance & du respect.

Vous croyez, m'a-t-elle dit, que vous ne sauriez être heureuse avec M. Solmes : votre famille pense autrement. Et d'un autre côté elle ne doute pas que vous ne fussiez

fiez malheureuse avec M. Lovelace, dont on sçait que les mœurs sont fort corrompues. Supposons qu'avec l'un ou l'autre, votre sort fut également de ne pas être heureuse ; je vous demande si ce ne seroit pas pour vous une consolation extrême, de pouvoir penser que vous n'avez suivi que le conseil de vos parens ; & quelle mortification ce seroit, au contraire, d'avoir à vous reprocher que votre malheur est votre propre ouvrage ?

Si vous vous en souvenez, ma chere, cet argument est un de ceux par lesquels Madame Norton m'a le plus pressée.

Ces observations & quantité d'autres, qui m'ont paru dignes du bon sens & de l'expérience de ma tante, peuvent être appliquées à la plûpart des jeunes filles qui s'opposent à la volonté de leurs parens. Mais les sacrifices que j'ai offerts distinguent beaucoup ma situation, & doivent avoir un juste poids. Il m'étoit aisé de faire une réponse conforme à ce principe. Cependant, après tout ce que j'ai dit dans d'autres occasions, à ma mere, à mon frere, à ma sœur, & même à ma tante, j'ai senti l'inutilité des répétitions ; & dans le mortel abattement où ses déclarations m'avoient jettée, quoiqu'il ne me fût pas échappé un mot de son discours, je



je ne me suis senti ni le pouvoir ni la volonté de lui répondre. Si ses propres vûes ne l'avoient pas portée d'elle-même à s'arrêter, je l'aurois laissée parler deux heures sans l'interrompre.

Elle m'observoit. J'étois assise, les yeux baignés de larmes, le visage couvert de mon mouchoir, & le cœur dans une oppression violente, qu'elle pouvoit remarquer au soulèvement continuel de mon sein. Ce spectacle a paru la toucher. Quoi ? ma chère, vous ne me dites rien ! Pourquoi cette douleur noire & taciturne ? Vous sçavez que je vous ai toujours aimée. Vous sçavez que je n'ai point d'intérêt à ce qu'on exige de vous. Pourquoi ne pas permettre à M. Solmes de vous raconter plusieurs traits, qui irriteroient votre cœur contre M. Lovelace ? Vous en apprendrai-je quelques-uns ? dites, ma chère ; vous les apprendrai-je ?

Je ne lui ai répondu encore que par mes larmes & par mes soupirs.

Eh ! bien, ma Nièce, on vous fera ce récit dans la suite, lorsque vous serez mieux disposée à l'entendre ; lorsque vous serez capable d'apprendre, avec joie, de quel danger vous êtes échappée. Ce sera une sorte d'excuse, pour la conduite que vous  
avez



avez tenue à l'égard de M. Solmes avant votre mariage. Vous n'auriez jamais cru, direz-vous alors, qu'il y eut tant de bassesse dans l'ame de M. Lovelace.

J'étois transportée d'impatience & de colere, d'entendre supposer mon mariage comme une chose accomplie. Cependant j'ai continué de me taire. Je n'aurois pu parler avec modération.

Etrange silence ! a repris ma tante. Comptez, chere nièce, que vos craintes sont infiniment plus grandes, avant le jour, qu'elles ne le seront après. Mais ne vous offensez point de ce que je vais proposer : voulez-vous être assurée, par vos propres yeux, de la générosité extraordinaire des articles ? Vos lumieres sont fort au-dessus de votre âge. Jetez un coup d'œil sur le Contrat. Oui, ma chere, lisez. Il est au net depuis quelque tems ; & en état d'être signé. Votre pere m'a ordonné de vous l'apporter, & de le laisser entre vos mains. Il veut que vous le lisiez. On ne vous demande que de le lire, ma nièce ; je n'y vois aucune difficulté, puisqu'il est au net depuis le tems où l'on n'étoit point encore sans esperance.

Aussitôt, elle a pensé me faire expirer de frayeur, en tirant de son mouchoir quelques

ques parchemins, qu'elle y avoit tenus cachés; & se levant, elle les a placés sur ma commode. Un serpent, qu'elle auroit fait sortir de son mouchoir, ne m'auroit pas causé plus d'horreur.

O ma très-chère Tante (en détournant le visage, & levant les deux bras), cachez, cachez à mes yeux ces horribles écrits. Mais dites-moi, au nom de l'honneur, de la tendresse du sang, & de votre ancienne affection; dites-moi s'ils sont absolument résolus, sans égard pour tout ce qui peut arriver, de me donner à l'objet de mon aversion.

Ma chère, je vous l'ai déjà dit: il est certain que vous aurez M. Solmes.

Non, Madame; je ne l'aurai pas. Cette violence, comme je l'ai répété mille fois, ne vient pas de mon pere dans l'origine. Je ne serai jamais à M. Solmes. C'est ma seule réponse.

Telle est néanmoins la volonté de votre pere: & quand je considère jusqu'où vont les bravades de M. Lovelace, qui a pris certainement la résolution de vous enlever à votre famille, je ne puis disconvenir qu'on n'ait raison d'être révolté contre une si odieuse tyrannie.

Eh!



Eh ! bien, Madame, je n'ai rien à dire de plus ; je suis au désespoir. Je ne connois plus rien qui soit capable de m'effrayer.

Votre piété, votre prudence, ma chere, & le caractère de M. Lovelace, joint à ses audacieux outrages, qui doivent vous causer autant d'indignation qu'à nous, rassurent parfaitement votre famille. Nous sommes fûrs d'un tems, où vous prendrez des idées fort différentes de la démarche que vos amis jugent nécessaire, pour faire échouer les vûes d'un homme qui mérite si justement leur haine.

Elle est partie. Je suis demeurée en proie à l'indignation autant qu'à la douleur ; mais vivement irritée aussi contre M. Lovelace, qui par ses extravagantes inventions met le comble à mes disgraces, m'ôte l'espoir de gagner du tems pour recevoir vos avis & les moiens de me rendre à Londres, & ne me laisse plus, suivant toute apparence, d'autre choix que de me jeter dans sa famille, ou d'être éternellement misérable avec M. Solmes. Cependant, je n'ai pas perdu la résolution d'éviter, s'il est possible, l'un & l'autre de ces deux maux.

J'ai commencé par sonder Betty (que ma tante s'est hâtée de faire monter ; dans l'idée, comme je l'ai su de cette fille, qu'il  
n'y

n'y avoit pas de sûreté à me laisser à moi-même). Betty m'ayant paru informée de leurs desseins, je l'ai mise à toutes sortes d'épreuves, pour découvrir par ses réponses, s'il n'étoit pas du-moins probable que mes larmes & mes ardentés prières pussent faire suspendre la fatale conclusion. Elle m'a confirmé toutes les déclarations de ma tante; en se jouissant, m'a-t-elle dit, avec toute la famille, de l'excellent prétexte que le brigand donnoit lui-même pour me sauver à jamais de ses mains. Elle s'est étendue sur les nouveaux équipages qui sont ordonnés, sur la joie de mon frère & de ma sœur, qui s'est communiquée à tous les domestiques, sur les dispenses qu'on attend de l'Evêque, sur une visite que je dois recevoir du Docteur Lewin, ou d'un autre Ecclesiastique qu'on ne lui a pas nommé, mais qui doit couronner l'entreprise; enfin sur d'autres préparatifs, avec tant de circonstances particulières, qu'elles me font craindre qu'on ne pense à me surprendre & que le jour ne soit bien moins éloigné que Mercredi.

Ces éclaircissémens ont augmenté mon inquiétude à l'excès. Je suis tombée dans une cruelle irrésolution. Que me reste-t-il, ai-je pensé un instant, que d'aller me jeter tout d'un coup sous la protection de Myla-





dy Lawrance ? Mais aussitôt mon ressentiment, contre les belles inventions qui ont déconcerté abominablement mes projets, m'a fait passer à des résolutions contraires. A la fin, j'ai pris le parti de faire demander, à ma tante, la faveur d'un nouvel entretien.

Elle est venue. Je l'ai conjurée, dans les termes les plus pressans, de me dire si je ne pouvois pas espérer un délai de quinze jours.

Elle m'a déclaré, que je ne devois pas me le promettre.

Huit jours, du moins ! on ne me refusera pas huit jours.

Elle m'a dit qu'on pourroit me les accorder, si je voulois me lier par deux promesses : la première, de ne pas écrire une ligne hors de la maison, pendant cette semaine, parce qu'on me soupçonnoit toujours d'un commerce de lettres avec *quelqu'un* ; l'autre d'épouser M. Solmes à l'expiration du terme.

Impossible ! impossible ! me suis-je écriée avec une extrême chaleur. Quoi ? je n'obtiens pas huit jours, sans une condition aussi horrible que la seconde.

Elle alloit descendre, m'a-t-elle dit, pour me faire connoître qu'elle ne m'imposoit

soit pas d'elle-même des loix qui me paroissent si dures. Elle est descendue ; & je l'ai vûe bientôt rentrer avec cette réponse :  
 „ Voulois-je donner au plus vil de tous les  
 „ hommes, l'occasion d'exécuter son sang-  
 „ lant sistème ? Il étoit tems de mettre une  
 „ fin à ses espérances & à mon obstination.  
 „ Je fatiguois les spectateurs. On ne m'ac-  
 „ cordoit pas d'autre tems que jusqu'à Mar-  
 „ di, ou Mercredi au plus tard ; à moins  
 „ que je n'acceptasse les conditions auxquelles  
 „ ma tante avoit eu la bonté de m'en of-  
 „ frir un plus éloigné.

Mon impatience m'a fait frapper la terre du pied. J'ai pris ma tante à témoin de l'innocence de mes actions & de mes sentimens, dans quelques malheurs que je fusse entraînée par cette violence, par cette barbare violence : c'est le nom que je lui donne, ai-je ajouté, quelles que puissent être les suites.

Elle a pris un ton plus sévère, pour me reprocher mon emportement ; tandis que dans le même transport, j'ai demandé absolument la liberté de voir mon pere. Un traitement si barbare, ai-je repété, me met au-dessus de la crainte. Je lui dois la vie. Voions si je serai assez heureuse pour lui avoir l'obligation de ma mort.

D d 2

Elle





Elle m'a déclaré naturellement qu'elle ne répondoit pas de ma sûreté, si je paroissais devant lui. N'importe, ai-je répondu: & volant vers la porte, je suis descendue jusqu'à la moitié de l'escalier, résolue de me jeter à ses pieds, dans quelque lieu que je pusse le rencontrer. Ma tante est demeurée comme immobile d'effroi. En vérité, tous mes mouvemens, pendant quelques minutes, avoient tenu de la frénésie. Mais entendant la voix de mon frere, qui parloit fort près de moi dans l'appartement de ma sœur, je me suis arrêtée, & ces deux mots font venus distinctement jusqu'à moi: convenez, chere sœur, que cette aventure produit un effet charmant. En prêtant l'oreille, j'ai entendu aussi ma sœur: oui, oui, a-t-elle répondu avec la joie du triomphe. Ne nous relâchons pas, a repris mon frere. Le vilain est pris dans son propre piège. Elle est à nous désormais. Soutenez seulement mon pere, lui a dit ma sœur; je me charge de ma mere. Ne craignez rien, a-t-il repliqué. Un éclat de rire, que j'ai pris pour une félicitation mutuelle, & pour une raillerie qui se rapportoit à moi, m'a fait passer de ma frénésie à des projets de vengeance. Ma tante, aiant eu le tems de me joindre & de me prendre par la main, je

je

je me suis laissée reconduire à ma chambre, où elle s'est efforcée de m'appaïser. Mais le transport où elle m'avoit vûe, s'étoit changé en sombres réflexions. Je n'ai pas fait la moindre réponse à toutes les maximes de patience & de soumission qu'elle m'a prêchées. Elle s'est alarmée de mon silence, jusqu'à demander ma parole, que je n'entreprendrois rien de violent contre moi-même. Je lui ai dit que j'espérois de la bonté du Ciel, qu'il me préserveroit d'une si horrible extrémité. Elle se dispoïoit à partir; mais je l'ai pressée d'emporter ses odieux parchemins; & me voiant déterminée à ne les pas garder, elle les a repris, en me disant, que mon pere ne sauroit pas que j'eusse refusé de les lire, & qu'elle espéroit de moi plus de complaisance, dans quelqu'autre tems qu'elle choisiroit mieux.

J'ai roulé dans ma tête, après son départ, ce que j'avois entendu de la bouche de mon frere & de ma sœur. Je me suis arrêtée sur leurs airs d'insulte & de triomphe. J'ai senti naître, dans mon cœur, une animosité que je n'ai pû vaincre. C'est le premier sentiment de cette nature que j'aie jamais éprouvé. En rassemblant toutes les circonstances, & si proche du jour redoutable, quel parti me restoit-il à prendre? Trouve-





rez-vous que ce que j'ai fait puisse être excusé? Si je suis condamnée par ceux qui ne connoissent pas l'exces de mes peines, ne ferai-je pas justifiée du moins à vos yeux? Si je ne le suis pas, je me crois fort malheureuse; car voici ce que j'ai fait:

Après m'être promptement délivrée de Betty, j'ai écrit à M. Lovelace, pour lui faire savoir „ que toutes les violences dont j'étois  
 „ menacée chez mon oncle doivent s'exécuter ici; que j'ai pris la résolution de me  
 „ retirer chez l'une ou l'autre de ses deux  
 „ tantes, c'est-à-dire, chez celle qui aura la  
 „ bonté de me recevoir; en un mot, que si  
 „ je n'étois pas arrêtée Lundi par des obstacles invincibles, je me trouverois entre  
 „ quatre ou cinq heures après-midi, à la  
 „ porte du jardin; que dans l'intervalle il  
 „ devoit m'apprendre de laquelle de ces deux  
 „ Dames je pouvois espérer de la protection:  
 „ mais que si l'une ou l'autre consentoit à me  
 „ recevoir, j'exigerois absolument qu'il fit  
 „ le voiage de Londres, ou qu'il se retirât  
 „ chez son oncle; qu'il ne me rendit aucune  
 „ visite avant que j'eusse bien vérifié qu'il n'y  
 „ avoit rien à me promettre de ma famille  
 „ par les voies de la soumission, & que je  
 „ ne pouvois obtenir la possession de ma  
 „ terre, avec la liberté d'y vivre. J'ai ajouté,  
 „ que

„que s'il pouvoit engager une des Mifs  
 „Montaigu à m'honorer de sa compagnie  
 „dans le voiage, je hazarderois plus tran-  
 „quillement une démarche que mes mal-  
 „heurs-mêmes ne me faisoient point envifa-  
 „ger sans une extrême inquiétude, & qui,  
 „malgré l'innocence de mes vûes, jetteroit,  
 „sur ma réputation, une tâche qu'il me seroit  
 „peut-être impossible d'effacer.

Tel est le sens de ma lettre. L'obscurité de la nuit ne m'a point empêchée de descendre pour la porter au jardin, quoique dans un autre tems je n'eusse pas eu le courage de braver les ténèbres; & je suis revenue sans avoir rencontré personne.

Après mon retour, il s'est offert à mon imagination tant de sujêts d'alarmes & des pressentimens si terribles, que pour calmer un peu mon trouble, qui ne faisoit qu'augmenter, j'ai eu recours à ma plume, & je vous ai fait cette longue lettre. A présent, que je suis arrivée au principal sujêt de mes agitations, je sens renaître mon épouvante avec mes réflexions. Cependant, que puis-je faire! Je crois que la première chose que je ferai demain au matin, sera d'aller reprendre ma lettre. Cependant, que puis-je faire?





De peur qu'il ne leur prenne envie d'avancer un malheureux jour, qui ne viendra que trop tôt, je veux commencer à feindre que je me trouve fort mal. Hélas ! Je n'aurai pas besoin d'artifice ; je suis, en vérité, tout abbatue, & d'une foiblesse qui m'attireroit de la pitié dans d'autres tems.

J'espère de porter cette lettre pour vous, demain au main, en allant reprendre l'autre ; si je la reprends, comme tous mes pressentimens & toutes mes réflexions m'y portent.

Quoiqu'il soit près de deux heures, je suis tentée de descendre encore une fois, pour reprendre ma lettre. Les portes du jardin se ferment toujours à onze heures ; mais je puis ouvrir facilement les fenêtres de la grande-salle, qui donnent de plein-pied sur le parterre.

Cependant, d'où me vient cet excès d'inquiétude ? Quand ma lettre partiroit, le pis-aller seroit de savoir quelles seront les idées de M. Lovelace. La demeure de ses tantes n'est pas si proche, qu'il puisse recevoir immédiatement une réponse. Je puis faire difficulté de partir sans avoir reçu leur invitation. Je puis insister sur la nécessité d'être accompagnée d'une de ses cousines, comme je lui ai marqué que je le désirois ; & peut-être ne lui sera-t-il pas aisé de me procurer cette

cette faveur. Mille choses peuvent arriver, qui me fourniront du-moins un prétexte pour quelque délai. Pourquoi donc ce trouble ? N'est-il pas probable aussi que j'aurai demain le tems de reprendre ma lettre, avant qu'il s'attende à la trouver ? Il avoue néanmoins que depuis plus de quinze jours, il passe les trois quarts de son tems autour de nos murs, sous divers déguisemens ; sans compter, que lorsqu'il n'est pas lui-même *de garde*, comme il le dit, un valet de confiance ne cesse pas de la faire à sa place.

Mais que penser de ces étranges pressentimens ! Je pourrois, si vous me le conseillez, faire prendre le chemin de Londres au carosse qu'il m'aménera, & suivre le plan sur lequel je vous ai demandé votre opinion. Ce seroit vous épargner la peine de me procurer une voiture, & vous mettre à couvert aussi du soupçon d'avoir contribué à ma fuite.

J'attens votre avis. J'attens votre approbation. Il n'est pas besoin de vous faire considérer que le tems presse. Adieu, chere amie, adieu !

